

Singer, Barnett. *Modern France : Mind, Politics, Society*.
Montréal. Harvest House Ltd., 1980, 240 p.

Frédéric Seager

Volume 13, numéro 4, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701451ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701451ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Seager, F. (1982). Compte rendu de [Singer, Barnett. *Modern France : Mind, Politics, Society*. Montréal. Harvest House Ltd., 1980, 240 p.] *Études internationales*, 13(4), 778–779. <https://doi.org/10.7202/701451ar>

Morris Bornstein considère lui aussi l'économie soviétique comme un prototype de l'économie socialiste centralement planifiée, et la première partie de son recueil pourrait servir de choix de lectures complémentaires à l'ouvrage d'Asselain. Les caractéristiques du système stalinien et post-stalinien vues par R. Davies, la nécessité de violer les règles pour pouvoir exécuter le plan (« la planification assortie d'improvisation ») illustrée par R. Powell, l'existence de marchés « colorés » et le fonctionnement de la « seconde économie » disséqués par A. Katsenelinboigen, H. Levine et G. Grossman : tout ceci contribue à dépeindre le « modèle centralisé » dans ses composantes classiques et plus récentes. Cependant Bornstein a un propos à la fois plus complet et plus descriptif qu'Asselain. La seconde partie correspond donc à ce que ce dernier appellerait la « politique économique » dans ses répercussions sur l'individu : l'ouvrier (saisi par D. Powell dans l'une de ses caractéristiques principales, travailleur excessivement mobile, changeant de lieu, activité, profession); la femme, travailleuse et mère de famille (G. Lapidus); le paysan dans sa migration vers la ville (D. Powell), le consommateur toujours insatisfait mais envers qui la politique des autorités se fait plus attentive pour des raisons extra-économiques (E. Denton). La troisième partie traite d'une dimension à notre sens essentielle, et excessivement négligée dans la vision « introvertie » d'Asselain : les relations économiques extérieures, qui font peser une série de contraintes sur la politique économique interne (L. Brainard), que l'on envisage les relations internes au Comecon ou les échanges avec l'Ouest (M. Bornstein). Les rapports URSS - États-Unis sont bien sûr d'un intérêt particulier pour un public américain (H. Heiss, A. Lenz, J. Brougher); l'évaluation de l'aide économique et militaire au Tiers Monde, et des coûts avantages qui en résultent pour l'URSS (O. Cooper, C. Fogarty) complète le tableau de ce volet « extérieur ». Enfin les contraintes les plus préoccupantes pour l'URSS des années quatre vingt sont répertoriées : le talon d'Achille constitué par l'agriculture (J. Millar); les blocages persistants de l'innovation (J. Berliner); le développement énergétique (L. Dienes); H. Hunter indique les ajustements alternatifs possibles.

La sélection des auteurs est judicieuse, et s'impose au lecteur grâce à l'esprit systématique et organisé de l'« éditeur » qui dégage très pédagogiquement les grandes lignes des textes et parvient à leur donner une apparence d'unité (cette unité résulte aussi de l'origine des articles, dont la plupart - sept sur seize - sont extraits de la publication du Congrès des États-Unis *Soviet Economy in a Time of Change*, Washington 1979). C'est un instrument de travail qui a les limites et les avantages du genre; la rigueur de la présentation lui confère une nette supériorité sur d'autres anthologies de même type.

Marie LAVIGNE

*Centre d'Économie Internationale
des Pays Socialistes
Université de Paris I*

EUROPE DE L'OUEST

SINGER, Barnett. *Modern France : Mind, Politics, Society*. Montréal. Harvest House Ltd., 1980, 240 p.

À travers les douze articles qui forment ce recueil, Barnett Singer livre ses impressions sur un pays qu'il aime bien, mais qui commence à le décevoir. Son point de départ est la « belle époque », pendant laquelle la France aurait été rayonnante, sûre d'elle. La culture française avait relevé avec succès le défi allemand, tandis que l'enseignement s'était donné de nouvelles assises morales, plus appropriées à la démocratie républicaine. Ce magnifique élan aurait été brisé par la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle des généraux bureaucrates comme Joffre ont autorisé le massacre de la jeunesse française. Suite à ce bain de sang, la morosité des intellectuels annonçait déjà la catastrophe de 1940. Car depuis la défaite, dit l'auteur, la France a perdu son équilibre et s'engouffre dans un matérialisme débilant. La manie des gadgets a remplacé la culture et la sagesse populaire d'autrefois.

La date charnière serait donc 1940. Selon Drieu La Rochelle, c'est la mollesse des Français qui a conduit le pays au désastre. S'ils avaient fait plus de camping au lieu de rester des heures au café à boire du Pernod, ils auraient pu repousser l'offensive allemande. Singer avoue avoir été « captivé » par cet argument (p. 100). Et il renchérit : les insuffisances techniques de l'armée française seraient le reflet d'une crise de culture (pp. 117-118). Les principales victimes de la défaite furent les Juifs français, qui allaient subir non seulement les persécutions nazies mais aussi l'antisémitisme de leurs propres concitoyens. L'auteur rappelle que les Juifs n'ont jamais eu beaucoup de défenseurs en France ; même le dreyfusard Clemenceau les méprisait.

Ce bilan essentiellement négatif de la France contemporaine résulte d'une idéalisation du passé. Car dans les faits, l'apparent équilibre de la « belle époque » avait déjà été rompu avant 1914 par des troubles sociaux et par la course aux armements. L'auteur a raison d'affirmer que cette période fut dominée par l'affaire Dreyfus (p. 7). Malheureusement, il n'en tire pas la conclusion qui s'impose, soit que l'antisémitisme y était déjà virulent. Dans le domaine littéraire, « une armée de décadents » assaillait les consciences (pp. 101-102), ce qui laisse supposer que la morosité des intellectuels n'était pas seulement le résultat de la guerre, mais l'avait précédée. Tout cela, bien entendu, n'empêcha pas la France de résister aux attaques allemandes en 1914 et même, de poursuivre les combats jusqu'à la victoire. Si elle eut moins de bonheur en 1940, faut-il en blâmer la culture ? Les armées britannique et américaine étaient encore moins bien équipées en 1939 que l'armée française, sans que la culture de ces deux pays soit mise en cause. À l'inverse, on peut se demander si les victoires éclatantes de la Wehrmacht en 1939 et 1940 indiquent une supériorité de la culture allemande.

Avant 1918, prétend Singer, la France dominait la culture européenne (p. 152). Aujourd'hui, c'est à peine si un Français sur deux lit un livre par an (p. 162). Les Français lisaient-ils davantage au début du siècle ? Il est permis d'en douter. Dans ses lamentations sur

le déclin culturel de la France, l'auteur a choisi d'ignorer la période 1945-1960, où la création artistique et littéraire fut quand même remarquable. Il continue malgré tout à s'intéresser à ce pays dont l'histoire, nous apprend-t-il à la fin de ses réflexions, « n'est pas encore désuète » (p. 189). Voilà qui va certainement rassurer tous les historiens. Malheureusement, les poussées de romantisme ne facilitent pas la compréhension du passé – ni celle du présent.

Frédéric SEAGER

*Département d'histoire
Université de Montréal*

SOCIÉTÉ EUROPÉENNE POUR L'ÉTUDE DES RELATIONS INTERNATIONALES ; *Le nouvel ordre économique international : Europe Régions*. Communications au Colloque de la SEPERI, Vincenza – Septembre 1980, Louvain-la-Neuve, Éditions des dossiers Wallons, s.d., 151 p.

Depuis quelques années la littérature sur le nouvel ordre économique international (N.O.E.I.) est tellement abondante que l'on peut s'interroger sur l'utilité de nouvelles publications sur le sujet. Des rayons complets de bibliothèques permettant aux intéressés d'obtenir une manne d'informations sur la situation des pays du tiers-monde et sur la nécessité d'apporter des correctifs en modifiant les règles de fonctionnement de ce qu'est devenu le grand jeu économique international. C'est donc une agréable surprise de constater que le récent document publié par la Société européenne pour l'étude des relations internationales ne constitue pas une répétition lassante de données statistiques et de propositions maintenant familières aux observateurs de la scène internationale. Ce qui est présenté constitue l'essentiel des communications présentées à un colloque tenu en Italie en septembre 1980.

Cette activité est la plus importante dont la SEPERI a eu à cette date la responsabilité puisque cet organisme ne fut créé que 18 mois plus tôt. Il a parmi ses différents buts celui de